

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Alice Parizeau
L'histoire servie par une écriture palpitante

Number 41, Spring 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39819ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

(1986). Alice Parizeau : L'histoire servie par une écriture palpitante. *Lettres québécoises*, (41), 44–48.

Alice Parizeau: L'HISTOIRE SERVIE PAR UNE ÉCRITURE PALPITANTE

une interview de Donald Smith

Née en Pologne, éduquée en France, Alice Poznanska-Parizeau a exercé de nombreux métiers et subi des influences diverses: diplômée en sciences politiques et en droit; annonceur de radio puis officier de réhabilitation à Montréal; journaliste; titulaire de recherche en criminologie à l'Université de Montréal.

Un de ses premiers romans, Les Militants (1974), s'inspire de la crise d'identité qui secouait le Québec d'alors: Jerry Lajoie, Franco-Manitobain, fédéraliste à tous crins, rencontre une jeune Québécoise militante. C'est le coup de foudre. Mais le «French Canadian» n'arrivera pas à se libérer de son passé dualiste; le Manitoba et le Québec ne se réconcilient pas.

En 1982, son cinquième roman, Les Lilas fleurissent à Varsovie, remporte à Paris le Prix de l'Association des écrivains de langue française. Histoire d'une famille polonaise, dès la fin de la Deuxième Guerre mondiale jusqu'à 1980, ce roman raconte avec brio les luttes extérieures et intérieures de tout un peuple. Publié aux États-Unis sous le titre The lilacs are blooming in Warsaw, cette saga fascinante a suscité des éloges impressionnants: «un des meilleurs romans que j'ai eu le plaisir de lire depuis plusieurs années» (Eugène Ionesco); «c'est plus qu'une réussite; c'est un chant d'amour total» (Jean Éthier-Blais).

Dans la suite des Lilas intitulée La charge des sangliers, l'auteur ressuscite les années 1980-82. Le lecteur, abasourdi par le rythme haletant du récit, suit le drame de l'«occupation douce» de la Pologne par l'Union soviétique. Participent à la tragédie les nouveaux mariés Kazik et Inka, des intellectuels engagés dans la lutte syndicale, des femmes-médecins, un journaliste qui s'insurge contre le poids de la censure, des paysans déterminés et lucides. Derrière la toile de fond sociale et politique, ce sont les complexités de la condition humaine, incarnées surtout par l'existence de Kazik et Inka, par leur amour grandiose, qui nous sont livrées sur le vif.

Côte-des-Neiges est un roman «historique», une fresque retentissante qui décrit avec acuité la naissance de la classe moyenne québécoise à partir de la

grande crise économique jusqu'à la fin de la Deuxième Guerre mondiale. L'action oscille entre la France occupée et un Québec tourmenté. Se faufilent en arrière-plan des personnages de milieux politiques, artistiques et sportifs: le très original maire de Montréal, Camilien Houde; un Mackenzie King passionné, annonçant, depuis San Francisco, la victoire des alliés; un jeune Daniel Johnson manifestant contre la conscription; le cardinal Villeneuve défendant obstinément la conscription; un couple inusité, Winston Churchill et Franklin D. Roosevelt, réunis à la Conférence de Québec; André Malraux enflammant les esprits lors d'un séjour à Montréal; l'espion soviétique, Gouzenko, livrant des secrets à Ottawa; le communiste Fred Rose, élu dans un quartier ouvrier de Montréal; un Paul-Émile Borduas mijotant sa révolution intérieure, la comédienne La Poutine enthousiasmant les foules, le journaliste Olivar Asselin manipulant une plume étonnamment alerte et caustique; Howie Morenz et Aurèle Joliat, héros sportifs indispensables. Une telle saga revalorise, «littérarise» notre histoire. De telles oeuvres, si populaires dans d'autres pays, sont fort rares au Québec. Alice Parizeau aide donc à remplir un vide, au grand plaisir de ses lecteurs.

Le plus récent roman d'Alice Parizeau constitue un retour au cycle «polonais». Nous sommes en 1939, et une partie de la Pologne est occupée par les Soviétiques, alliés des Allemands. En 1945, cette même partie, environ un cinquième du territoire polonais, est annexée par l'U.R.S.S. La romancière décrit avec authenticité, force et tendresse la diaspora tragique des exilés polonais, ressuscitant pour nous un Mgr Charbonneau accueillant, dans les années quarante, un groupe d'orphelins déportés.

Marquée par un passé déchirant, Alice Parizeau arrive, grâce à la magie de l'écriture, à faire de la dépossession le signe de l'espoir. Le Québec et la Pologne se serrent la main, se regardent, et cherchent à comprendre la splendeur et la bêtise de la condition humaine. Cédons maintenant la parole à cette romancière exemplaire qui aide lentement mais sûrement à élargir les horizons d'une littérature québécoise ouverte de plus en plus à la voix des autres!

* * *



Photo: Athé

D.S. À quel âge avez-vous quitté la Pologne?

A.P. Vers l'âge de douze ou treize ans.

D.S. Et vous avez été élevée dans le maquis?

A.P. Pendant l'occupation en Pologne, tout était interdit, même l'école. Les cours étaient clandestins, et les étudiants étaient souvent impliqués dans le maquis et dans la distribution de journaux de la résistance. À travers les organisations scouts, nous étions tous, en quelque sorte, mobilisés. Notre peur à nous était différente de celle des adultes. Nous avions une confiance absolue dans notre bonne étoile. Il est rare qu'un enfant pense à la mort, à la destruction, à la fin de toutes choses. Quand on lui explique qu'une fleur va se faner, il pense toujours «mais elle repoussera», ou «il y en aura d'autres». C'est ce qui donne à l'enfance le courage de l'inconscience que l'adulte n'a pas nécessairement.

D.S. Vous avez également été prisonnière de guerre en Allemagne.

A.P. Après deux mois de résistance à la terreur et aux bombardements allemands, dont Churchill, entre autres, parle dans ses mémoires, les insurgés de Varsovie — femmes, hommes, et enfants — ont reçu le statut de prisonniers de guerre. J'étais de ces gens-là.

D.S. Qu'est-ce qui vous a amenée au Québec?

A.P. J'étais à Paris, et j'avais un oncle et une tante qui habitaient le Québec. Ils m'ont invité chez eux, et après trois semaines, c'était le «coup de foudre».

D.S. Vous avez été titulaire de recherche en criminologie à l'Université de Montréal.

A.P. Je suis diplômée en droit, et j'ai eu l'occasion de travailler pour la Commission Prévost sur la criminalité. Je me suis passionnée alors pour les problèmes de la délinquance juvénile. Par la suite, j'ai commencé à faire de la recherche sur le sujet.

D.S. Passons maintenant, si vous le voulez bien, à mes questions sur votre

oeuvre littéraire. *Les Militants*, publié en 1974, est votre roman le plus ancré dans les contradictions politiques du Canada. Vous avez donc cru qu'il y avait là matière à faire une oeuvre à suspense.

A.P. Il est très difficile de dire comment on crée un roman. Dans mon cas, il s'agit presque toujours de quelqu'un que je rencontre qui déclenche le processus. Je n'écris jamais un roman en me disant que je vais prouver telle ou telle chose. C'est un peu comme une histoire d'amour. Sans trop savoir pourquoi, nous rencontrons une personne, et un volcan d'émotions se déclenche. Pourquoi avec une telle personne, plutôt qu'avec une telle autre? *Les Militants* sont nés d'une rencontre tout à fait fortuite avec un professeur d'université, Jerry, qui m'a dit: «Le seul être avec lequel je peux parler français, c'est mon chien.» Et voilà; j'étais lancée dans un nouveau roman, m'inspirant, bien malgré moi, de Jerry. Chose curieuse, des gens d'Ottawa m'ont dit, après la publication du roman, que le personnage avait plusieurs sosies à Ot-

tawa. C'est cela, la magie de la création. Un romancier ne peut pas être athée. J'ai du mal à prendre au sérieux les écrivains qui disent ne croire en rien. Le courant qui relie l'écrivain à l'environnement — aux paysages, aux individus — ne s'explique qu'à travers la philosophie chrétienne.

D.S. Vous semblez fascinée par l'effet de la politique sur les gens qui auraient voulu s'aimer librement, mais qui n'y parviennent pas, entraînés qu'ils sont par l'idéal national.

A.P. Jerry est un anti-héros. Il a renié quelque chose de très important: sa langue, son identité, son enfance. La langue de notre enfance est tellement viscérale qu'on ne peut jamais en faire totalement abstraction.

D.S. Dans *Les Lilas fleurissent à Varsovie* (merveilleusement bien traduit en anglais par A.D. Martin-Sperry, New American Library, New York, 1985), vous revenez à vos propres racines, décrivant, dans une atmosphère qui mélange habilement fiction et réalité, la crise qui secoue la Pologne depuis le mois fatidique de décembre 1981. Vous aimez tout particulièrement une littérature qui transforme la réalité quotidienne?

A.P. ...qui essaie plutôt de la refléter. L'élément déclenchant des *Lilas*, c'est une jeune fille que j'ai rencontrée. Par ailleurs, j'en avais assez de tous les livres qui paraissaient sur la deuxième guerre mondiale et sur l'occupation nazie. J'avais envie de parler d'une oppression différente, plus diffuse, sournoise, qui domine un peuple — la soviétisation, — car c'est cela la réalité de l'Europe centrale — et qui essaie de le tuer à petit feu. Je voulais évoquer la vie normale dans un régime de pénuries, dans un univers nourri de grandes traditions occidentales, sur le plan culturel et scientifique, où la parole écrite est très importante. En plus, je tenais à reprendre la chronologie des événements qui étaient ignorés en Occident jusqu'à la période de Solidarité.

Écrire un roman c'est un peu comme une histoire d'amour. C'est cela, la magie de la création.

D.S. Ce sont surtout les femmes qui dominent dans ce roman. Elles ont une force de caractère à toute épreuve.

A.P. Une société soviétisée, avec un régime de pénuries très lourd, repose sur les épaules des femmes. Forcément! Ce n'est pas une question de féminisme. Il est impossible d'affronter une réalité comme celle-là sans une forme de camaraderie. La lutte des sexes qui s'accroît dans une situation de bien-être et de haut niveau de consommation, disparaît dans un univers de pénuries. La relation du couple est beaucoup plus marquée par l'amitié et la camaraderie. La femme y joue un rôle clé. Fatalement, c'est la femme qui met les enfants au monde. Elle a toujours une double responsabilité. D'abord, à l'égard de l'autre puis vis-à-vis des enfants qu'elle élève. Si Solidarité existe aujourd'hui, c'est en grande partie grâce aux femmes. Tout a commencé d'ailleurs à cause d'une femme qu'on avait mise à la porte des chantiers de Gdansk.

D.S. Suite à la publication des *Lilas fleurissent à Varsovie*, vous avez perdu le droit d'entrée en Pologne.

A.P. On m'a refusé mon visa, alors que j'allais en Pologne presque tous les ans dans le cadre d'échanges inter-universitaires. Je suis convaincue que le régime voulait mettre en garde les Polonais qui vivent en Occident contre l'envie d'écrire. Plus de romans de la vérité! Plus d'articles ou de lettres aux journaux! J'ose croire quand même que c'est tout le contraire qui se produit.

D.S. *Les Lilas* est soutenu par un rythme époustoufflant. Vous avez une prédilection pour des phrases qui créent une atmosphère de vivacité, je crois.

A.P. On retrouve l'âme des personnages dans un livre. L'action dont vous parlez est en eux et s'extériorise dans les mots. Le français n'est pas ma langue

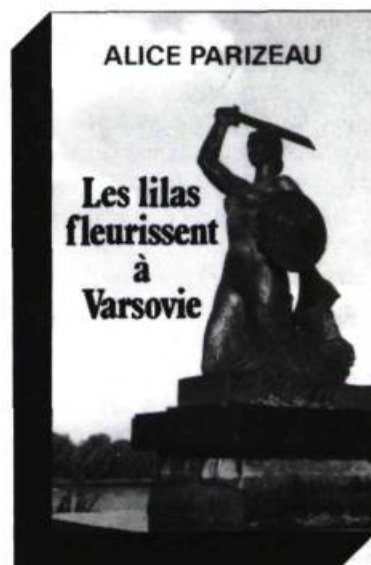
maternelle. Pour moi il n'est pas inné. Le processus d'apprentissage et d'assimilation a sûrement influencé ma façon d'écrire.

D.S. Revenons-en au sujet privilégié de vos romans. Ce n'est sûrement pas facile de trouver la formule appropriée pour doser convenablement les dimensions politiques et romanesques qui vous tiennent tant à cœur.

A.P. Une dimension historique d'accord, mais pas politique. Je prends les principaux faits qui selon moi ont secoué un pays à une époque donnée et j'essaie d'imaginer comment mes personnages y auraient réagi. Mon approche n'est pas politique. Elle est beaucoup plus profonde que cela. Je m'attache à toute une tradition culturelle qui dépasse, et de loin, les événements concernés.

D.S. La suite des *Lilas*, *La charge des sangliers*, traite des événements de Solidarité. Le personnage le plus complexe de ce roman, c'est sans doute Inka, nouvelle mariée qui apprend que l'engagement national et la prise en main de sa vie de femme vont de pair. L'Église a un rôle important à jouer dans la libération des Polonaises. Mais en même temps, l'Église a la réputation d'être une institution profondément chauviniste. Comment vivre avec cette contradiction, en tant qu'écrivaine polonaise et féministe?

A.P. L'Église polonaise n'est pas chauviniste. Il faut toujours se transposer dans le contexte. Pendant la dernière guerre mondiale, l'Église polonaise a payé son dû et a perdu quarante pour cent de ses effectifs dans les camps de concentration. On en a peu parlé. Des cen-



Les sangliers soviétiques traversaient la frontière polonaise et détruisaient les récoltes. Quel symbole percutant!

taines de prêtres polonais ont été exécutés, plusieurs étaient dans le maquis. Les religieuses cachaient dans les couvents des enfants Juifs. Depuis 1945, c'est l'Église polonaise qui maintient, bon an mal an, le niveau de l'éducation morale dans les écoles, tout en n'ayant pas le droit d'y entrer. Le chauvinisme, c'est le rejet de l'autre. L'Église polonaise prône le respect de l'autre, dans un univers où se respecter soi-même coûte très cher.

D.S. Le symbole des sangliers est au centre de ce roman.

A.P. J'étais dans un petit village près de la frontière soviétique en train de boire du lait caillé. Un cultivateur m'a raconté qu'il ne plantait plus de pommes de terre, parce que les sangliers qui étaient du côté soviétique traversaient la frontière et détruisaient tout. C'est cela le symbole: la bête sauvage qui aveuglément traverse les frontières et détruit la base même de la culture de survivance, que ce soit le sanglier qui envahit l'Éthiopie, l'Afghanistan, ou l'Europe centrale.

D.S. Un des conflits centraux de *La charge des sangliers* s'articule autour de la dualité pays-individu. Kazik et Inka croient à leur individualité, à leur amour unique, que les crises du dehors n'ébranleront pas. C'est peut-être là, en plus gros, en plus intense, un conflit qui touche toute personne aux prises avec des responsabilités quotidiennes, vivant dans la société.

A.P. C'est vrai, seulement le problème est beaucoup plus aigu dans une société soviétisée. S'impliquer dans la collectivité peut être aussi un mode de fuite, une évasion des responsabilités, mais face à tout régime anti-démocratique et oppressif, le collectif et l'individu sont indissociables. Les enjeux, celui de la liberté et de la survivance sont trop grands pour que l'individualisme puisse avoir le droit de prédominer.



Alice Parizeau autographiant ses livres au Salon du Livre de Montréal. (Nov. 85)

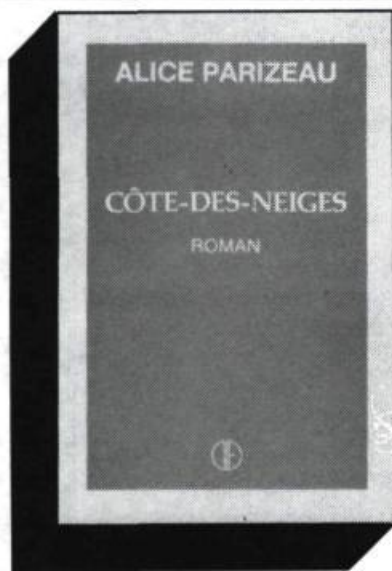
D.S. Dans *Côte-des-Neiges*, vous remontez aux années trente et quarante pour décrire les effets contradictoires de la guerre civile espagnole et de la Deuxième Guerre mondiale sur un Canada français en pleine urbanisation, déchiré par la question nationale. La répression contre les ouvriers québécois sous la férule de Duplessis vous a sûrement fait penser un peu à ce qui se passe aujourd'hui en Pologne, avec l'interdiction du syndicat Solidarité.

A.P. C'était une époque fascinante où l'establishment a essayé de contrôler le mouvement ouvrier. Le pouvoir, qui ne disposait pas de capitaux suffisants, avait peur que les investissements américains ne cessent à cause d'agitations ouvrières. À l'entrée du pont Jacques-Cartier, il y avait un écriteau annonçant, en anglais, «Come and invest in Quebec. Our work force is abundant and docile». Mais la main d'oeuvre n'était pas aussi docile qu'on pensait. Ça me fascinait comme époque, parce que l'individu

n'avait aucune aide de l'Etat, pas d'assistance sociale, pas d'assurance chômage. Il suffisait d'être malade pour être complètement ruiné. C'était l'individu tout seul, sans béquille. La force des Canadiens français de cette époque-là est surprenante, pourtant ils étaient faiblement scolarisés. Plusieurs sont arrivés à s'en sortir, dont pas mal de femmes bien que leurs chances au départ aient été minimes.

D.S. Pourquoi avez-vous intitulé votre roman *Côte-des-Neiges*? La raison dépasserait-elle le simple fait que la famille principale de l'oeuvre y habite? Y a-t-il une dimension symbolique liée au titre?

A.P. La rue Dorion, à son extrémité, était une petite rue triste. La respiration, pour les gens qui y habitaient, venait du pont Jacques-Cartier, que mon personnage Joseph regarde sans cesse. Il a travaillé d'ailleurs à sa construction. Pour lui, c'était une sorte de mythe, une ou-



verture sur le monde, sur la campagne natale où l'on ne suffoquait pas comme dans la ville. Mais le rêve, pour les personnages de *Côte-des-Neiges*, c'est de découvrir la campagne en ville, et, à l'époque, c'était Côte-des-Neiges. D'abord, c'est une rue qui domine la ville, et deuxièmement, c'est les maraîchers, c'est des champs magnifiques. La côte des neiges, c'est aussi une côte que l'on monte chaque hiver. On la déneige, on la nettoie, la neige tombe à nouveau et tout recommence. Chaque coin du Québec a de ces côtes, qui font partie de la mythologie populaire. Dans mon roman, les gens d'en-bas ont beaucoup de difficulté à monter la côte...

D.S. Même dans vos romans «québécois», la Pologne n'est jamais loin. Ici, un Canadien français (Thomas) sympathise avec un Polonais (Olek) dépossédé par la guerre.

A.P. Accident ou coïncidence, ce qui est certain, c'est que Thomas et Olek, qui se retrouvent à Paris, sont tous les deux des mal-adaptés. Les Français les reçoivent comme des gens qui viennent du bout du monde et qui n'ont rien à offrir.

D.S. À la fin du roman, Thomas réfléchit sur les «leçons de l'histoire». C'est quoi, la principale leçon des événements racontés dans *Côte-des-Neiges*?

A.P. C'est qu'un individu qui veut préserver son identité, son dynamisme, ne doit pas abandonner les deux grandes valeurs de la vie: l'amour et l'espoir, et, doit avoir toujours assez de courage pour les conquérir, ou pour les retrouver.

Le pont Jacques Cartier, c'était une sorte de mythe, une ouverture sur la campagne natale où l'on suffoquait moins.

D.S. La vie tourmentée de Witold, de Maryla, et de leur fille Lala (*Ils se sont connus à Lwow*, 1985), est-ce en partie une transposition des expériences que vous avez vécues en Pologne occupée? Lala, est-ce vous-même, ou du moins le personnage dont vous êtes la plus proche?

A.P. Je me sens près de Lala — un romancier s'associe toujours à ses personnages — mais pas plus que je ne le suis par rapport à mes autres héroïnes. J'ai vu l'entrée des Soviétiques à Lwow, et j'ai interviewé des Polonais afin de vérifier mes propres souvenirs. Ce qui s'est passé à Lwow en 1939, c'est l'étouffement, la mort progressive de toute une culture. Lwow était une ville universitaire, avec un grand théâtre, un opéra et un musée. Les habitants de cette ville étaient connus pour leur sens de l'humour et leur culture spécifique. Du jour au lendemain, on a tué tout ça. Le drame de Lala (et c'est ici que se situe une parenté intellectuelle entre Lala et moi-même) c'est

la découverte que toutes les idéologies ne sont qu'un moyen d'oppression. Lala, comme moi, ne croit plus en aucune idéologie. Les intellectuels français, comme Sartre, ou André Mabraux ont compris très tard cette vérité. Seul Raymond Aron osait condamner, à une certaine époque, l'idéologie communiste, et on l'accusait alors d'être un conservateur et un réactionnaire.

D.S. Le climat polonais, que vous décrivez si bien dans votre roman, n'est pas sans rappeler le nôtre. S'il est vrai que la géographie influence les mentalités, vous devez trouver certaines ressemblances entre les Québécois et les Polonais.

A.P. C'est à peu près le même climat, seulement la signification du climat, la façon dont il est perçu, se transforme sous l'effet des situations. Au Québec, l'hiver, c'est la féerie de blancheur; en Pologne on subit le froid et la féerie s'estompe. Les paroles de la chanson de Gilles Vigneault s'appliquent dans les deux dimensions: «Mon pays, ce n'est pas un pays, c'est l'hiver», mais «quand vous viendrez chez moi, je vous recevrai dans mon jardin.» □



Donald Smith en compagnie de la romancière.